

Les rapports que Digénis entretient avec l'empereur son maître ne sont pas moins remarquables pour la connaissance des mœurs de l'époque. Certes ce grand seigneur féodal est un sujet fidèle : la soumission au basileus est une des qualités que vante en lui le poète, et lui-même déclare quelque part en bon courtisan que « la bienveillance du prince suffit à récompenser son mérite ». Quand le souverain l'invite à le venir voir, il répond très respectueusement au message impérial : « Je suis le dernier des esclaves de Votre Majesté, un homme dépourvu de toute qualité, et je ne sais pas quels exploits, seigneur, vous pouvez admirer en l'être humble et sans valeur que je suis. Si cependant vous voulez voir votre serviteur, prenez avec vous quelques personnes et venez sur le bord de l'Euphrate, et vous m'y verrez, saint empereur, autant que vous le voudrez. Et ne croyez point que je refuse de paraître devant vous. Mais vous avez autour de vous des soldats encore sans expérience, et ils pourraient dire quelque parole qui ne conviendrait point. » On sent dans ces derniers mots l'orgueil du grand baron provincial, qui méprise et redoute les gens de cour, et aussi, sous les formules de déférence, une tendance féodale mal dissimulée. Elle apparaît plus pleinement encore dans l'entrevue entre l'empereur et son sujet. Ils se traitent presque en égaux, et Digénis parle au basileus avec une liberté de langage tout à fait caractéristique. Au lieu de solliciter ses faveurs, il lui donne des conseils de gouvernement : « Je pense, lui dit-il, que le devoir d'un souverain qui recherche la gloire, c'est d'aimer ses sujets, d'avoir pitié des malheureux, de protéger ceux qui sont injustement persécutés, de ne pas croire aux calomnies,